

Bête à concours

« *L'Indépendant*, deux francs, offrez-le à votre amant ! »

Je suis dans le hall d'entrée du 27 rue Saint-Guillaume, baptisé depuis des générations la Péniche en raison de la forme oblongue du banc qui s'y trouve, dans le VII^e arrondissement de Paris. Juché sur une chaise, je joue les crieurs de journaux. Je suis apprenti journaliste pour la gazette de mon école, Sciences Po. Et tous les mercredis, je harangue la foule pour la vendre.

Rue Saint-Guillaume, je mets des visages sur des auteurs, des noms lus et relus sur les couvertures de livres : René Rémond, Michel Winock, Serge Bernstein et Pierre Milza, Olivier Duhamel, Jean-Claude Casanova... une vraie bibliothèque vivante ! L'oralité est très présente dans la pédagogie de Sciences Po, qui repose en grande partie sur l'exercice de l'exposé de dix minutes, qui m'était jusqu'alors quasiment totalement inconnu. Mais pour moi, à ce moment de mon parcours, la parole est encore verrouillée. Je n'éprouve aucun plaisir à parler. Je suis un étudiant moyen. J'étudie en parallèle le droit à l'université, mon temps est donc contraint. Et comme le modèle quasiment unique de réussite que l'on présente à l'époque à Sciences Po est l'ENA, et que je n'ai pas vraiment d'idée d'un métier particulier, je me laisse porter vers ce concours incroyablement exigeant et sélectif.

À cette période, je crois que ma parole est globalement assez dure et illustre mon rapport aux autres : dans une période de concours, on peut vite devenir assez « compèt », et il faut avouer que la parole des épreuves orales, chargée de stéréotypes et d'enjeux, est tout sauf une parole spontanée et festive... Me voilà donc recalé après un Grand oral, qui n'avait de grand que le nom, où j'ai parlé de façon convenue et assez ennuyeuse de l'intérêt général, de l'indépendance de l'Inde et du commerce extérieur de la France. Bref, rien de très exaltant.